

Le Père Peinard

La grande postiche de Barbapoux



Un numéro toutes les semaines

Bureau du « Père Peinard » 16 rue du Croissant, 16 PARIS
Abonnement: Un an, 6 francs, — 6 mois, 3 fr. — 3 mois, 1 fr. 50.

La postiche de Barbapoux

Nom de dieu, il nous foutra donc pas la paix cet animal de Boulange ? Ce que j'en ai soupé de sa fiote !

Ce muflé là se figure que c'est arrivé ; que nous coupons dans ses panneaux et qu'on va se laisser mener à sa fantaisie.

Ah, non alors ! Le salop peut se fouiller. Il a beau faire de ses épates, avec ses succès électoraux épas-trouillants, c'est pas lui qui nous bridera.

D'ailleurs faut bien se dire que ces bricoles de votes, d'élections, eh bien, c'est un peu superficiel.

Le populo vote pour lui, histoire d'emmerder le gouvernement ; mais si Boulange tenait la queue de la poêle, on voterait aussi bien contre lui que contre les Jean-foutres actuels.

Il se figure être gobé pour lui-même, ce mec-là, — quoi qu'il dépense des millions pour se faire tambouriner. — L'amour du populo pour lui est fait du dé-gout qu'il a pour les autres.

Quand le populo crie vive Boulange, ça veut dire : à bas Carnot, à bas les légumeux, à bas les bouffe-galette et toute la séquelle.

De là à affirmer qu'on est tout prêts à se laisser museler par Boulange, il y a loin, nom de dieu !

Barbapoux, lui, ne se rend pas compte de cette binaire. Il se voit déjà assis sur la chaise percée du Croquemort.

Il parle, le bougre, comme s'il avait la France dans sa poche. Il blague même trop, à mon avis, dans l'intérêt de la place qu'il reluque.

Il a la langue mieux pendue que sa pipelette ; faut voir les postiches qu'il va débiter entre le café et le pousse-café, dans des gueuletons où l'on bouffe bien.

Dimanche c'est aux Tourangeaux qu'il a poussé ses boniments, tous pareils à ceux de Badingue, mille bombes !

Faut lire sa postiche, nom de dieu, elle est renversante. J'en bavais !

Tout d'abord le sale bougre se pose en sauveur.

Qu'est-ce que tu veux sauver ? nom de dieu ! La caisse des bourgeois, hein ?

Puis il te faut un gouvernement fort ; tu veux récrépir l'autorité : c'est bien ça ! Comme tous les Ramollot, tu ne connais que la poigne.

Dis donc, si on te fusillait un brin pour t'apprendre ce que c'est qu'un gouvernement fort, tu ne l'aurais pas volé, cochon !

Moi, je n'en pince pas pour les gouvernements forts, plus ils sont forts plus ils sont méchants.

Ça peut faire la balle des richards et des réacs, mais ça ne fait pas du tout l'affaire du populo.

Il est déjà assez serré avec toutes les lois dont on l'a ficelé ! Et, nom de dieu, quand le gouvernement est fort, il ne faut pas qu'on bouge, sans quoi il tire sur les cordes.

Tandis que si le gouvernement est faible, on peut lui foutre des pommes cuites, il n'a pas le nerf de se défendre.

Tu gueules qu'on se rallie à toi, pour fonder ta Ré-

publique — eh, dis donc ! et la mienne et celle des copains ?

Tu sais, tu te trompes d'époque, il est passé le temps où le populo chargeait des carrottiers de ton calibre de faire son bonheur. Il peut bien un moment couper dans tes pommades, mais ça ne dure pas.

Car vo's-tu, aujourd'hui, on a dans la caboche des drôles d'idées. On se figure qu'en fait de bonheur y a de vrai que celui qu'on se dégotte soi-même.

Du bonheur forcé n'en faut pas.

C'est foutant pour toi ; mais c'est comme ça — faut en faire ton deuil.

Tu racontes que tu as ouvert la République. En es-tu donc le concierge ?

Et si tu l'ouvres, tu peux la fermer alors ? Nom d'un tonnerre, ça me fait réléchir ça.

Je crois bien, gros mariole, que si on a le malheur de se fier à toi, tu nous la fermeras cette bougrêsse de porte, quand tous les curés et tous les réacs seront entrés.

Heureusement tu peux te fouiller. Tu commences à nous embêter de chouette façon, faudra qu'un de ces quatre matins quelque bon zigue se décide à te clouer le bec.

Comprends donc, vieux briscart, que le populo veut faire la soupe qui lui convient.

Et tu sais, si tu continues, on t'en trempera une à la première occase, et je t'assure qu'elle sera fadée.

Tout de même si nous sommes dans une sacrée purée, et si j'ai un peu le trac de voir Barbapoux se faire

appeler Mitron 1^{er}, la faute en est aux salopiaux qui nous gouvernent.

Dix-huit ans de la République bourgeoise et de misère ont usé notre patience jusqu'à la corde.

Je sais bien qu'ils ne pouvaient rien foutre les oiseaux de malheur qui nous gouvernent depuis 1870 : mais, nom de dieu, ils pouvaient pour le moins, faire preuve de bonne volonté, et essayer de faire quelque chose pour les ouvriers.

Au lieu de ça ils ont barbotté tant qu'ils ont pu ; se sont remplis les poches, nous ont volé comme dans un bois : maintenant ils se foutent du reste.

Il pourrait bien leur en cuire, nom de dieu ; si bonne bête qu'il soit, le populo n'est pas commode des fois !

Toujours est-il, qu'on en a plein le dos de la situation actuelle ; on veut autre chose.

Ce qui m'écœure encore c'est de voir des journalaux qui combattent la Boulange mais d'une drôle de façon !

Les Jean-foutres font appel aux lois, à la police.

Ils disent au populo : tu vas te foutre la corde au cou. Voilà ce que c'est que d'avoir pas voté pour Jacques — tu vas tomber dans la mélasse.

Mais il y est en plein depuis 18 ans, nom de dieu !

Pourquoi veulent-ils qu'il préfère être mangé à la sauce Carnot plutôt qu'à la sauce Boulange ?

Faudrait, nom de dieu, au contraire, cramponner le pouvoir au lieu de le soutenir et le protéger.

Nous avons assez du fourbi actuel ; c'est entendu ! il nous faut autre chose.

Et dame, si nous changeons c'est pour améliorer notre sort, avoir un peu plus de bonheur à la clé.

C'est pourquoi, nom de dieu, j'espère bien que Bou-

lange pourra se taper ! Car enfin il ne peut pas nous donner ce que nous voulons.

Ce qu'il nous faut, nom de dieu, c'est ne plus avoir de proprios sur le dos ; ne plus être plumés vifs par les patrons, les rentiers, les fainéants, les curés et toute la vermine.

Nous voulons bien turbiner, mais librement, et que ça nous profite, mille bombes !

Nous sommes de chair et d'os comme les richards, et pourquoi qu'ils ont tout à gogo, tandis que souvent nous n'avons pas de quoi fiche à bouffer à la marmaille ?

La vraie question qui nous intéresse, c'est celle du ventre tandis que les politiciens veulent nous faire changer simplement de maîtres.

La République c'est très chouette, mais voilà deux fois qu'elle nous assassine et nous fait crever de faim. Y a beau temps, les larmes nous venaient aux yeux rien qu'en prononçant ce mot magique. Ah, on avait confiance alors, on croyait à la Marianne.

Hélas, elle s'est montrée aussi marâtre que les autres gouvernements, aussi on ne s'emballe plus pour elle. Ma vieille, tes enfants vont t'assommer si tu continue.

Faut que ça change, nom de dieu ! et le moment venu faudra mettre carrément le pieds dans le plat, prendre notre part.

Faut pas attendre qu'on nous la donne, nom de dieu ; On n'est jamais si bien servi que par soi-même !

LA PAUVRE MARGUERITE

Vous avez lu, hein, l'histoire de cette gonzesse assassinée cette semaine dans le quartier du Marais ?

Elle n'était pas « honnête » comme disent les bourgeois. Elle faisait la putain, la pauvre typassse.

Ce n'est pas que ce triste métier la bottât fort ; ah, nom de dieu, non ! Elle ne s'en privait pas de dire aux voisins que ça la dégoutait.

Mais voilà, il faut bouffer ! La morale c'est très chouette, quand on a le ventre plein ; si on n'a rien à se fourrer dans le coco, on perd de vue toutes les gnoleries des raseurs.

C'est l'histoire de Margot, elle en avait assez de cette vie dégueulasse qu'elle menait ; elle parlait de se tirer dans son patelin. Mais quoi foutre ?

Dans notre société de malheur une femme ne trouve pas du bricheton comme elle voudrait.

Ça lui est bougrement difficile de dégotter de l'ouvrage ; et si elle en trouve faut-il qu'elle soit payée suffisamment pour pouvoir bouffer. Et, y a pas à dire, la plupart du temps elle ne gagne même pas pour le bouloitage.

C'est pourquoi y en a tant qui font la noce. Et, vingt dieux, on bouffe, au moins, en faisant le truc !

Une fois qu'elles y sont, c'est pour toujours. Il leur faudrait une sacrée énergie pour se sortir de là ; car c'est bougrement difficile de quitter le trottoir !

Ceux des mœurs sont derrière qui les guettent. Il ne faut pas qu'elles s'esbinent.

Il ne leur est pas permis de se ranger ; elles sont en carte, pour toute leur vie.

En voilà une existence, nom de dieu ! Qu'on vienne nous seriner des airs de liberté, quand on assiste à un esclavage aussi infect !

Le pauvre Margot, pas plus que ses copins, n'a pu lâcher le métier ; elle était tenue, agrippée par la rousse.

Dans le quartier on la savait à son aise ; on racodait qu'elle avait quelques sous.

Ça a donné envie à quelque marlou de foutre les pattes sur son magot.

Nom de dieu, c'est pas pour dire, mais tout ce qu'il y a de dégueulasse, toutes les saloperies, tous les crimes, c'est la galette qui les fait commettre.

Voilà ce qu'on ne reluque pas assez, ce qu'on ne se fout pas assez dans la caboche !

Si on saisissait bien ça on aurait en horreur ce métal. On verrait sa vraie couleur ; on le croit jaune, c'est couleur sang qu'il est !

On le prendrait en dégoût, tandis qu'aujourd'hui sans os y a plus personne. Pas moyen de faire un pas ; aussi chacun cherche à en dégotter par tous les moyens.

Y a mille manières d'en trouver ; toutes plus puantes les unes que les autres.

Y a des types qui s'en procurent en faisant crever lentement des pauvres bougres dans des puits de mine, dans les usines, etc.

C'est les patrons ceux-là : ce qu'il font c'est très honnête, en outre ils ne risquent pas grande chose.

D'autres y vont plus carrément, ils dégringolent un panton. C'est les assassins ceux-ci. Ils risquent leur peau et commettent un crime.

Eh bien, nom de dieu, mois je me dis qu'il n'y a que la façon d'opérer qui diffère — qu'au fond les patrons et les assassins se valent..

La Marguerite a été surinée par un marlou.

Mais il l'a pas tuée seul. Tous les aristos, les richands, les ventrus, qui nous tiennent sous leur coupe, sont ses complices !

Sans cette racaille y aurait pas toutes les saloperies qu'il y a dans la société.

La pauvre Margot aurait pu se procurer de la boustifaille autrement qu'en faisant la retape.

Sans cette racaille y aurait pas d'or, conséquemment y aurait pas de types qui pour en barbotter surinent le premier venu.

NOTRE ANNIVERSAIRE

Chaque année le 18 mars est fêté davantage et chouette-ment.

Voilà une date, nom de dieu, qui est en train de devenir une fête pour les bons bougres de tous les patelins de la terre.

A Paris, dans tous les coins, il y a eu des petites réunions de frangins ; et ce qu'on se regardait dans les yeux en se disant : quand viendra-t-elle, notre belle amoureuse, la Révolution ?

Et là dessus, pour prendre patience, on recommandait une bonne chopine au bistrot.

En France, dans les villes, comme dans les plus petits trous de la campluche, presque partout, nom de dieu, il s'est trouvé des bons bougres : canailles, vagabonds, repris de justice, ou purotins, pour échanger soit dans quelque grange, une auberge ou sur le trimard, quelques bonnes paroles, en souvenir de ce jour de chambardement.

Mais là où mon sentiment a été le plus secoué, c'est par les fêtes qui ont eu lieu à l'étranger. Ah ! les bons bougres, ils m'ont fait un sacré plaisir ; je voudrais pouvoir leur serrer la cuiller à tous, nom de dieu !

Nous ne nous figurons pas dans notre patelin, ce qu'elle est gobée au dehors cette date révolutionnaire.

Dans toutes les grandes villes : Londres, Naples, Rome,

Milan, Vienne, Berlia, et faut pas oublier l'Amérique ! partout, partout, nom de dieu, le drapeau rouge a flouté.

On s'est fait des promesses à soi-même. Chacun s'est dit qu'il aurait de la poigne à la prochaine.

Les journaux ont tous accouché d'articles mirobolants. Beaucoup ont fait des dessins très chouettes.

Y en a qui se disent : oh ! c'est un peu de la foutaise, toutes ces babioles. Je suis pas de cet avis, et je me dis, que c'est preuve que le populo en pince rudement, et que la sociale lui tient bougrement au cœur !

Ah ! nom de dieu, la situation est bonne : les bourgeois de tous pays auront à compter avec les bons bougres, et cela avant qu'il soit longtemps, mille tonnerres !

* * *

Puisque je suis content aujourd'hui, faut nom de Dieu, que je répare une petite injustice de mon dernier flanche sur le 18 mars.

Si j'ai lavé la tête aux membres de la Commune, c'est en tant que chefs ; mais non comme hommes, car nom de Dieu, y en avait dans le nombre qui étaient de très chouettes gas, au-dessus de la moyenne, des types d'attaque, quoi !

On peut même dire que le populo avait eu la main heureuse, il avait choisi la crème.

Il suffit de rappeler des zignes comme Ferré, Varlin, Rigault, Tridon, Millière, etc.

Aussi, on peut donc affirmer que jamais, à aucune époque et dans aucun patelin il n'a existé un gouvernement aussi honnête, aussi dévoué à la cause du populo.

Ils n'ont pas cherché à faire leur beurre,

Je me souviens avoir prêté à Varlin, avec qui j'étais copain, une pièce de vingt ronds pour aller déjeuner chez le troquet du coin : le bougre était ministre des finances, c'est dire qu'il remuait l'or à la pelle.

Dégottez-en des zignes comme ça au jour d'aujourd'hui, à l'Acquarium ou à la Triperie Sénatoriale !

Ils l'ont d'ailleurs prouvé qu'ils avaient du poil, ils n'ont pas marchandé leur peau et ont trinqué carrément.

Mais, nom de Dieu, j'en reviens à mes moutons. Oui, le gouvernement de la Commune a été le plus chouette gouvernement qui se puisse imaginer.

Et c'est bien ce qui prouve que le meilleur ne vaut pas un pet de lapin !

Ces bougres d'attaque, ces hommes d'élite, ces gas qui ne voulaient que le bien du populo et ne cherchaient pas à lui foutre de la poudre aux yeux — qu'ont-ils foutu ?

Qu'elle a été leur besogne, nom de Dieu ? Ont-ils été à la hauteur de la situation, et par leurs actes ont-ils prouvé que le populo avait eu raison de les coller au pouvoir ?

Nom de Dieu, non ! Ça a été tout le contraire. Ils n'ont rien foutu de bon.

Tous ces bougres qui avaient du cœur et du sang, sitôt qu'ils ont été les timonniers, ils ont perdu pied. Ils se sont agités comme des loufoques, ne sachant plus où donner de la tête.

Ils se sont foutus à légiférer, ont bafouillé à perte de vue, sur des bricoles plus idiotes les unes que les autres.

Et puis ça a été tout ! Ils ont dit et fait des bêtises... et n'ont su que se faire crever la panse ! Sortis de là plus rien !

Pourtant, tonnerre, avant d'être nommés, alors qu'ils étaient perdus dans la masse du populo, ils avaient souvent fait preuve d'initiative et de flair.

Comment expliquer autrement que par cette maudite influence que la toute-puissance exerce sur les caboches — que des gas à poil aient été en un rien de temps châtrés et vidés complètement ?

C'est qu'en vérité, mille bombes, il est pas possible à quelques hommes de faire le bonheur des copains.

Aussi faut être à l'œil, et à la prochaine, tâchons de ne pas retomber dans les boulettes commises il y a dix-huit ans. Faut se foutre dans la boussole que si nous ne mettons pas tout de suite et carrément la main au boulot, y aura rien de fait.

Si on s'en remet à nouveau sur des types très purs, bons zigues, bons camaros, pleins de tant de dévouement qu'on voudra pour faire nos petites affaires, nous serons encore une fois foutus dedans.

On sera roulés comme en 1871. Et nom de Dieu, si c'est très chouette de se foutre une peignée contre les richards, c'est pas du tout rigolot d'être assommés, fusillés, mitraillés par ces sales bougres.

BRISSAC LIBÉRAL

Figurez-vous que dans la turne où je perche y a un mécanicien qui est possibiliste.

Quelquefois le dimanche, quand le turbin ne marche pas trop fort, nous taillons une bavette ensemble, nous nous engueulons presque toujours; mais comme après tout c'est un bon lieu, nous restons tout de même à peu près camaros.

Donc avec le copain en question nous étions en train de siffler une chopine, et comme nous tapions en chœur sur la Boulange, nous étions d'accord.

Mais voilà tout d'un coup qu'il me dit comme ça : tiens, c'est Brissac qu'en a fait un riche flanche contre la ligue à Déroulède; t'as beau t'être foutu journaliste, mon vieux Peinard, t'en feras jamais de pareil.

— Donne voir, que je lui réponds. — Alors il me fout le Parti Ouvrier dans les pattes, en me montrant l'article qui est en bas de la première pissotière.

Fausse liberté! Tonnerre, que je me dis, c'est un drôle de titre; ça peut aller avec la *Révolution Pacifique*. Mais enfin ça ne fout rien, on trouve quelquefois des perles dans les moules : c'est peut-être chouette tout de même.

Eh bien vrai, il avait bougrement raison le copain, j'en abattraï jamais un de pareil !

Cette rosse-là, il trouve que c'est pas assez de violer la

liberté d'association et il veut encore qu'on supprime la liberté de la presse.

Et, nom de dieu de foutu crétin ! Comment donc que tu ferais pour faire lire tes tartines ?

Faut pourtant pas te monter le coup ; tu ne veux pas qu'on dise que le suffrage universel est tout puissant, et qu'il a le droit d'établir la monarchie ou la dictature, et tu as la prétention de l'empêcher d'être des malfaiteurs.

Eh bien, mais quoi qu'ils vont dire tes copains, s'ils sont obligés de prouver qu'ils sont si sucrés que ça pour être candidats ?

Mon cher, faut être logique ! Ou le suffrage universel a le droit de faire toutes les rosseries qu'il voudra, et alors c'est une connerie : je dis pas le contraire.

Ou bien il est obligé de faire tout ce que le gouvernement lui commande, et alors quoi que c'est ?

Vois-tu, y a pas à sortir de là : faut être anti-votard, comme moi, et alors tu auras le droit de dire merde aux électeurs qui se plaindront d'être gouvernés.

Mais, sans cela, si tu votes et que tu n'as pas la majorité, faut poser ta chique et faire le mort.

Et puis tu sais, tu n'est pas malin ; t'es pas encore le gouvernement, tu montres trop le bout de l'oreille.

Voilà pourtant ce que serait le gouvernement de tes aminches — et c'est comme ça que vous entendriez la liberté vous autres.

Le gouvernement possibiliste proclamerait tout de suite la liberté de réunion et d'association, mais à condition que toutes les réunions aient le beau Joffrin comme président et Brissac pour secrétaire, et que toutes les associations soient possibilardes, pas ?

Vous conserveriez le suffrage universel, mais faudrait que les candidats prêtent serment sur la tête de bouc à Chabert ; en outre tous les bulletins ne portant pas le nom des amis, seraient annulés.

Je parie que tu as oublié combien tu t'emmerdais au

bagne ; tu aurais bien voulu qu'on supprime ce truc-là, quand tu avais la chaîne.

Aujourd'hui que tu commences à espérer que tu seras quelque chose dans les légumes, tu veux le conserver pour y coller tes ennemis : quand tu seras le maître, plus tard — si tu n'es pas crevé avant.

Tout ça, vois-tu, c'est cracher en l'air pour que ça te retombe sur la gueule.

Aujourd'hui tu as vendu ta peau et ta plume au gouvernement et tu approuves ses saloperies.

Faut bien que tu gagnes ta galette ; mais demain ça peut changer, et vois-tu la poire que tu ferais si le populo était assez pochété pour rendre Boulange maître de faire ce qu'il voudrait.

Et remarque qu'on a vu des choses plus épastrouillantes que ça : et si Boulange prononçait la dissolution des groupes possibilards, sois tranquille, il trouverait bien quelque journaloux de ta force pour approuver.

Je déteste Boulange autant que toi, et je fais autant que toi la guerre à la ligue des patrouillotes.

Nom de dieu, le jour où Boulange tentera son coup, je taperai dessus, peut-être plus fort que toi.

Mille bombes, quand on se dit révolutionnaire faut jamais se foutre du côté du gouvernement ; il ne faut jamais approuver les poursuites contre personne.

Quand on a été au bagne, et même sans ça, tonnerre, faut pas souhaiter qu'on y envoie les autres.

Et enfin, quand on est journaloux, comme toi, faut jamais vouloir qu'on touche à la liberté de la presse.

C'est un cochon de métier que tu fais ; si tu y gagnes de la galette, tu y perds l'estime des bons bougres.

Antoine et son cochon

Mon pauvre Populo, ils ont une fabrique de grands hommes ; les Jean-foutres du gouvernement.

Après Jacquôt, Antoine — c'est comme les cheveux d'Eléonore, quand y en a plus y en a encore.

C'est par ces trucs qu'ils nous font poirotter. Ah, nom de dieu, si nous attendons la fin du sac des politiciens, nous ne sommes pas prêts de nous foutre à table!

Tu vas voir le fourbi ; ils ont fait venir Antoine, vont lui trouver un cochon, — et les deux feront concurrence à Barba-poux.

Ce qu'il y en aura des tartines dans les grands canards ; tous vont chanter les prouesses du bougre : bon patriote, alsacien, ennemi de Bismarck, revanche, patrie, drapeau : tous les clichés y passeront!

Et, bon dieu, comme tout petiots on a préparée notre caboché à recevoir cette sale patée — nous couperons dans le pont et nous voterons encore, pour ou contre Antoine.

Ça ne finira donc jamais cette comédie ? Quand un bonhomme est usé, ils nous en foutent un neuf dans les guibolles : pendant ce temps, ils s'empressent la panse et nous nous la serrons.

Pantin, 20 mars 1889,

Mon vieux frangin,

Je suis un copain, pourquoi j' t'écris ? on y arrive *illico*.

Les Jean-foutres d' capitalisses viennent d' commettre eun' nouvelle saleté, faut qu' tu la signales.

Dans tout Pantin, on a collé, l'autr' jour, des affiches multicolores oussqu'il est annoncé qu'eun' grand' cavalcade aura lieu jeudi, pour d' la mi-carême, dans un but humanitaire.

L' fondateur d' la socilliété qui fait c'te blague colossale a paraît-il dit qu'il fallait pas qu'on crève de faim, à Pantin, durant l'Exposition euniverselle.

Alors, afin qu'eul' pauvr' peupl' ait du brich'ton, des commissaires d' la grande mascarade iront chez tous les politiciens d' la ville, faire la manche pour nous...

Avec l' produit des dons, il sera créé un réfectoire par arrondissement, où les overriers sans galette et sans turbin trouveront d' la croustille à gogo...

Ah ! nom de dieu ! les cochons.

Dans la peur que des pierres vengeresses cassent les glaces des vitrines, et que des pattes caleuses s'emparent des marchandises exposées, les ceusses qu'ont des intérêts engagés veul'nt bien foutre du pain aux affamés de toujours !

Comme si ce travailleur mérite la honte d'eun' aumône et accepte les croûtes de la charité lâche !

L'Empire, cette ordure, jetait au moins des saucissons à la foule (1), la République bourgeoise ne lui donne que du pain ! De c' pain-là, la foule n'en veut pas. Al' crache dessus.

Avec leurs procédés, ces exploiters nous dégoûtent. Qu'ils nous écoèrent encore plus... et quand on l' sera tout à fait, on les vomira !

Un Zigue.

(1) Eh, vieux copain, il y a progrès, les saucissons c'est plus le populo qui les bouffe aujourd'hui, c'est les ministres. Si seulement nous avions des fusils de chasse, nom de dieu, on pourrait s'en servir choucttement !

COUPS DE TRANCHET

Pauvre soupière ! — Les peinarde se torchent le cul avec les cartes électorales et les bulletins de vote.

Voici que près de Nîmes les électeurs d'une petite commune, qui avaient dimanche à bombarder un type quelconque conseiller municipal, se sont chamailés comme des ca-ragés.

En fin de compte ils ont foutu le feu à cette sacrée de soupière, cause de leur dispute.

C'est par là qu'ils auraient dû commencer les bougres.

Une autre fois, qu'ils fassent comme moi, les jours où l'on votaille ; qu'ils aillent chez le troquet du coin, licher une bonne chopotte, ils s'en porteroient mieux, nom d'un toaerrie !

Un pot de vinaigre. — Ce n'est pas eoparchie de la part de Laguerre d'avoir samedi à l'Aquarium cherché des poux dans la tête à Constans le Chinois.

Il lui reprochait un méchant pot de vin, une foutaise, quoi ! Dix billets de mille casqués par un nommé Barrate, pour avoir permission de foutre Constans comme enseigne d'une caverne financière.

C'est pas bien de casser du sucre sur les copains; aussi presque tous les bouffe-galette ont donné tort à Laguerre.

Y a l'honneur de la corporation à soutenir quand même, nom de dieu !

Mais Constans s'est expliqué à la bonne franquette. Il n'a pas nié avoir palpé un « petit souvenir, » pas grand chose, un saucisson, un fusil de chasse...

On n'en fait pas aux peinarde de ces surprises-là; c'est le métier de bouffe-galette qui vaut ça, nom de dieu !

C'était d'ailleurs un finaud que ce Baratte, très mariole dans le choix des cadeaux.

Par le saucisson il voulait dire : c'est avec ça, mon vieux, que je t'attache à moi.

Le fusil signifiait : si tu flanches on t'en foutra du flingot.

Puis y avait le solide, le chèque de dix mille balles; mais voilà le foutant, ce pot de vin a tourné à l'aigre.

Le pauvre Constans a dû le dégorger; ce n'est pas sans tirage qu'il s'est exécuté, il a mis dix mois pour le rendre. Ce qu'il a dû souffrir, nom de dieu !

Tant mieux qu'ils se dépiotent les uns les autres. Ça nous fait voir clair.

A ce jeu-là tous les bouffe-galette y vont passer. Ils ont tous quelque pots de vin sur la conscience.

Voilà déjà mon Laguerre de qui c'est le tour. On lui a déterré un cadavre de 2,500 balles.

Nom de dieu, ce que ça me fait rigoler de voir les prises de bec de tous ces Jean-foutres. Faudrait qu'ils s'empoignent tellement qu'il n'en reste plus que les queues.

En attendant c'est notre poignon qui danse, et faut turbiner dur pour leur foutre la braise qu'ils nous boulotent.